

Bulletin d'histoire politique

Warren, Jean-Philippe, L'engagement sociologique. La tradition sociologique du Québec francophone (1886-1955), Montréal, Boréal, 2002, 456 p.

Sébastien Parent

B
H
P

Volume 13, numéro 3, printemps 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1055079ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1055079ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Bulletin d'histoire politique
Lux Éditeur

ISSN

1201-0421 (imprimé)
1929-7653 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Parent, S. (2005). Compte rendu de [Warren, Jean-Philippe, L'engagement sociologique. La tradition sociologique du Québec francophone (1886-1955), Montréal, Boréal, 2002, 456 p.] *Bulletin d'histoire politique*, 13(3), 275–277.
<https://doi.org/10.7202/1055079ar>

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique, VLB Éditeur, 2005

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

é
rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Warren, Jean-Philippe, *L'engagement sociologique. La tradition sociologique du Québec francophone (1886-1955)*, Montréal, Boréal, 2002, 456 p.

SÉBASTIEN PARENT

Étudiant au doctorat en histoire UQAM

Tiré de sa thèse de doctorat soutenue en sociologie à l'Université de Montréal en 2002, l'essai¹ de Jean-Philippe Warren propose un bilan de l'évolution de la pensée sociologique canadienne-française sur un peu plus d'un demi-siècle, c'est-à-dire de Léon Gérin aux premiers écrits de Fernand Dumont.

L'analyse insiste évidemment sur l'impact de l'École des sciences sociales de l'Université Laval dans le développement d'une tradition sociologique canadienne-française ou, selon les termes plus précis du sociologue, celle du Québec francophone, puisque au terme de la lecture, l'institution de Québec apparaît toujours aussi importante, si toutefois l'on admet d'abord que son influence a déjà été dépeinte plus sobrement ailleurs. J'y reviendrai. Ce qui distingue Warren des habituels hérauts de l'institution lavalloise (on n'a qu'à penser à Léon Dion), c'est qu'il refuse d'en faire le point de départ d'une pratique sociologique québécoise scientifique. Pour ce faire, l'auteur a choisi d'aborder son objet d'étude en fondant sa recherche sur l'idée que « les principaux lieux de diffusion et d'élaboration de la pensée sociologique [...] débordent toujours les cadres étroits des universités québécoises et que le statut de sociologue ne correspond pas forcément à celui de professeur d'université » (p. 28). En distinguant d'emblée la pratique sociologique scientifique de l'institution universitaire, Warren en vient à rejeter les conclusions des historiens qui « n'ont voulu en comprendre le sens que dans une perspective générale assez pauvre, celle du progrès [...], un progrès qui se serait exprimé

à travers deux tangentes évolutives principales, celle de l'institutionnalisation et celle de la spécialisation de la discipline » (p. 15).

En circonscrivant son étude à la période 1886-1955, Warren dégage « trois écoles sociologiques s'étant succédé avant les années 1960 : l'école le playsienne, la sociologie doctrinale (ou de l'ordre) et la sociologue dite lavalloise (ou de l'après-guerre) » (p. 20). Toutes trois, démontre-t-il, ont été influencées par leur contexte de production, et de fait, ont répondu aux contraintes idéologiques de leur époque respective. La démonstration de l'auteur est sur ce dernier point particulièrement bien documentée et demeure convaincante. En fait, il faut savoir que le premier chapitre de l'ouvrage, le plus long des cinq qui le composent, présente dans le menu détail l'évolution de la tradition sociologique franco-québécoise en prenant bien soin d'insister sur le caractère scientifique du travail accompli par tous les sociologues ayant animé chacune des écoles. À la suite de la lecture de ce chapitre, le lecteur est loin de conclure que les cercles d'études de la sociologue le playsienne, les institutions de diffusion de la pensée sociale (l'École sociale populaire par exemple) et l'enseignement dispensé dans les universités francophones méritent d'être taxés d'amateurisme. Au contraire.

Après les avoir dépeintes dans leurs grandes lignes dans le premier chapitre, Warren accorde à chacune des écoles un chapitre, mais en s'intéressant aux « idéologies qui l[es] ont supportée[s] » (p. 115). Au dernier chapitre, l'auteur propose de réunir les trois écoles autour d'un positionnement épistémologique commun qui traverse toute la période à l'étude, et cela même s'il reste conscient que « la sociologie a connu des mutations, selon une ligne d'évolution qui n'est pas celle, rectiligne, de son institutionnalisation ou de sa professionnalisation » (p. 359). Dit autrement, soutient Warren, les sciences sociales québécoises de la période se rejoignent en ce qu'elles « ne semblent avoir jamais été, surtout dans la tradition sociologique québécoise, [...] des sciences « positives » dénuées de toute volonté d'orienter réflexivement le devenir des sociétés humaines » (p. 350).

Paradoxalement, le point fort de la contribution de Warren s'avère être tout à la fois son talon d'Achille. En effet, d'un côté, on ne peut qu'applaudir l'originalité de la thèse qui déconstruit l'idée d'une sociologie canadienne-française « attardée » avant les années 1950, comme on l'a longtemps prétendu. Mais d'un autre côté, on doit constater qu'il s'agit ici d'une reprise indirecte de la thèse faisant de Laval une institution en avance sur Montréal à partir de la fin des années 1920 avec l'arrivée à McGill, le lieu de transit, entre Chicago et Laval, des professeurs américains Everett C. Hughes et Horace Miner. Déjà en présentant les travaux du triangle Chicago-McGill-Laval en tant que sociologie intéressée par « l'autonomie disciplinaire et les

recherches de terrain », Warren encense l'approche lavalloise en l'opposant au duo Toronto/Montréal fortement préoccupé par « le « nation-building » et l'économie politique » (p. 114).

Si Warren se dégage difficilement du « poids » de l'École fondée par le père Lévesque dans l'histoire de la sociologie québécoise, en retour il parvient habilement à rompre avec l'historiographie existante en s'intéressant à la dynamique de l'institution catholique qui chapeautait le réseau universitaire canadien-français au cours de l'époque à l'étude. De fait, il réussit à réhabiliter l'Église catholique dans l'histoire en envisageant « l'évolution de la tradition sociologique dans la perspective d'un renouveau de la théologie et de l'éthique catholiques » (p. 19). Assurément, l'analyse de l'auteur se fait « révision » de l'implication de l'institution catholique dans le développement d'une tradition sociologique franco-québécoise, ce qui permet au lecteur d'apprécier son « influence non seulement extérieure, dans les institutions sociales et l'encadrement général de la société canadienne, mais intellectuelle et morale, avec pour résultat, insiste l'auteur, que la pensée catholique ne fut pas sans répercussions sur la formation scientifique des sociologues de naguère » (p. 19). En cela, l'ouvrage de Warren se veut une contribution incontournable pour quiconque doute du fait que l'Église catholique n'ait pu être qu'un frein au développement d'une pratique scientifique en sciences sociales au Québec.

NOTES ET RÉFÉRENCES

1. Jean-Philippe Warren, *La tradition sociologique du Québec francophone (1886-1955). Jalons pour une sociologie de la connaissance*, Thèse de doctorat en sociologie, Université de Montréal, 2002, 2 tomes.